

Séminaire 2006-2007 « **Tout sur l'hystérie** » – 2^e séance du 08 novembre 2006 –
L'abandon de la neurotica.

Le jeune Sigmund Freud, on l'a vu, fut ébloui par un Jean-Martin Charcot au fait de sa gloire, gloire qu'il doit aux « folles de la Salpêtrière », c'est-à-dire aux hystériques, femmes du peuple dont il met les symptômes en scène, grâce à ce moyen qu'est l'hypnose et dont, comme on l'a dit, il ne se sert nullement à des fins de soin, et donc de guérison.

A son retour à Vienne, Freud va employer l'hypnose. Mais il ira se perfectionner à Nancy. Il y rencontre le vieux Ambroise Auguste Liébault (1823-1904), le père spirituel de l'Ecole de Nancy. Ceux qui inventent l'hypnose sont ceux qui abandonnent toute idée de la nécessité d'un recours à un support supposé tangible tel que le « fluide magnétique » de Mesmer. Ce sont ceux, autrement dit, qui vont miser sur la relation médecin-malade.

Mais l'hypnose n'en restera pas moins une méthode de suggestion avant tout. En 1813, l'abbé portugais José Custodio de Faria (1756-1819) invente une technique hypnotique, celle qu'il fait fonctionner par la fixation du regard de l'hypnotiseur et l'injonction à dormir de l'hypnotisé. Le marquis Armand de Puységur (1751-1825) pratiquait cependant déjà de même dès 1784, année où, à Paris, la théorie du magnétisme animal de Franz Anton Mesmer était condamnée par les experts de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine. Puységur montre déjà, à ce moment-là, que la relation hypnotiseur hypnotisé est d'ordre psychologique et non pas matérielle. Les hypnotiseurs ouvrent ainsi la voie à une efficacité thérapeutique basée et centrée sur la relation duelle dont on a vu que l'on doit à James Braid (1795-1860) d'avoir rangé en 1843 toutes ces pratiques sous une appellation nouvelle et moderne d'« hypnotisme ».

En 1925, dans son autobiographie, Freud se souviendra de Liébault en ces termes : « Dans l'intention de perfectionner ma technique hypnotique, je me rendis durant l'été 1889 à Nancy, où je passais plusieurs semaines. Je vis le vieux Liébault qui était touchant dans le travail qu'il pratiquait sur les femmes et les enfants pauvres de la classe ouvrière. »

Mais, c'est déjà en 1882 qu'Hyppolyte Bernheim (1840-1919) l'a précédé en lui rendant visite. Il se déclare son élève. Il introduit ainsi l'hypnotisme, c'est-à-dire tout bonnement la **suggestion** dans la médecine hospitalo-universitaire de l'époque, la médecine officielle donc, mais à des fins, lui, et contrairement et contradictoirement avec le grand maître de la Salpêtrière, Charcot (1825-1893), à des **fins thérapeutiques**. Les deux hommes vont s'écharper. Freud visitera les deux écoles et prendra aux deux, sans choisir son camp.

Bernheim devient le chef de file de l'Ecole de Nancy, laquelle s'oppose à l'Ecole de la Salpêtrière que domine de toute sa stature et son prestige Charcot. Bernheim accuse Charcot de littéralement « fabriquer » par suggestion les symptômes hystériques des femmes auxquelles il a affaire. Il l'accuse ainsi d'attenter à la dignité de ces malades, ces femmes du peuple qu'il manipule et « met en scène » sous le regard de l'assistance médicale et lettrée de son époque et pour sa propre gloire. Bernheim accuse Charcot de les utiliser comme de véritables cobayes, au lieu..., au lieu de quoi ? Au lieu de les **soigner**, ce qu'entreprend Bernheim, et avec lui l'Ecole de Nancy.

Vont se heurter alors, durant une décennie, deux conceptions, deux courants de la médecine, de la pensée et de la pratique médicales :

- la première est issue du champ de la neurologie et du mouvement de l'aliénisme. C'est l'Ecole de la Salpêtrière, traversée par l'idéal républicain qui promeut cette notion, pendant un bon siècle, de « grand patron », dont un très beau fleuron est représenté par Charcot, ces grands patrons de la médecine et de la chirurgie à qui on ne refuse rien et qui ont tout pouvoir, car on le leur octroie sans partage, parce qu'on les considère et vénère comme des monarques du savoir hospitalo-universitaire, ce grand savoir scientifique de la médecine en voie de constitution. Ici, c'est donc la recherche théorique qui prime.
- La seconde, c'est l'Ecole de Nancy, qui est tout son contraire. Moins universaliste républicaine, on la dirait aujourd'hui plus « culturaliste ». Elle s'intéresse à la différence, c'est une médecine des pauvres, mais aussi des exclus. C'est ainsi qu'elle rencontre, entre autres, les hystériques. Cette école privilégie le soin sur la théorie, voire le dogme, la thérapeutique sur l'académisme du beau cas ou du bon « modèle », le sujet sur le paradigme, le bien-être du malade prime pour elle sur tout le reste.

Sigmund Freud sera à son affaire, et avec l'Ecole de la Salpêtrière, c'est-à-dire avec son maître Charcot qu'il admire,...et aussi, avec l'Ecole de Nancy, Liébault, Berheim dont la pratique thérapeutique l'intéresse au plus haut point...

Pourquoi ? Parce que Freud est à la fois un théoricien et un thérapeute. Mais Freud est en but avec les médecins viennois. Il va introduire les hypothèses françaises sur l'hystérie contre la médecine académique viennoise. Il s'oppose ainsi, à son retour, entre 1887 et 1895 à ceux qui furent, tout simplement, ses maîtres viennois de la Faculté autrichienne : le maître de la psychiatrie viennoise Theodor Meynert (1833-1892) et son successeur à l'hôpital psychiatrique de Vienne, le professeur de psychiatrie, inventeur de la sexologie, Richard von Krafft-Ebing (1840-1902).

Le mouvement de la pensée et de l'expérience de Freud va être double. Il accepte les deux écoles de pensée, la Salpêtrière et Nancy, car il tire de l'une et de l'autre des leçons qui portent pour lui leurs fruits. Mais il va les mettre, en quelque sorte en concurrence, ou, plus exactement, ils va les *dialectiser*. Il va à la fois s'appuyer sur la nouvelle conceptualité de l'hystérie qu'a introduit Charcot et sur les nouveaux principes de son traitement qu'introduit l'Ecole de Nancy.

C'est entre 1888 et 1893 que Freud forge son nouveau et propre concept de l'hystérie. A Charcot il emprunte et reprend son idée de l'origine traumatique. Mais il se sépare de lui en affirmant que le trauma a des causes sexuelles, ce que ne veut pas dire Charcot en public, bien qu'il le fasse en privé, mais il appelle cela des causes « génitales ». Et c'est cela que Freud appelle sa *neurotica*, lorsqu'il écrit ses lettres à son ami Wilhelm Fliess et qui est, en fait, en clair, sa « théorie de la séduction ». Il y affirme ainsi que l'hystérie est la conséquence directe, bien que différée, d'un *abus sexuel* qui a été réellement vécu par le sujet, une femme généralement, dans son enfance. L'agent de cet abus sexuel, c'est, dans la majorité des cas, le père de la fillette. C'est du moins ce que Freud recueille de la bouche de ses patientes, dans son cabinet du 19, Berggasse Strasse, IX^e arrondissement de la ville de Vienne, à la fin du XIX^e siècle.

Est-ce que c'est nouveau ? Eh bien non ! A la fin du XIX^e siècle, à peu près tous les spécialistes de ce qu'on appelle « les maladies nerveuses » pensent dans ce sens, ils font l'hypothèse de l'importance qu'il faut accorder aux facteur sexuel dans la genèse, non pas de la seule hystérie, mais de tous les symptômes névrotiques en général. Sauf qu'aucun ne sait ou

ne se risque à faire la théorie de ce qu'ils constatent. Seul Freud, le premier, va s'y risquer, courageusement, car il a toute la Faculté et la pensée académique bien installées contre lui : à Vienne, bien sûr, mais à Paris, tout aussi bien qu'ailleurs. Il va pourtant résoudre la question.

Cela se fera **en deux temps**.

Dans **un premier temps**, disons de 1888 à 1897, ce qui inclut les *Studien über Hysterie*, les « Etudes sur l'Hystérie » qu'il publie avec son ami Joseph Breuer en 1895, Freud ne fait en somme qu'adopter sur la question de l'hystérie les idées, hypothèses, résolutions de ces nombreux confrères de l'époque, la cause d'origine traumatique, possiblement sexuelle. Sauf que lui, Freud, fort de sa clinique, il l'affirme. L'hystérie, pour Freud, a une cause traumatique, certes, mais cette cause traumatique n'est exclusivement que sexuelle, à chaque fois, à chaque cas. Il y a eu une séduction réelle par un adulte, le père tout spécialement. Le père est alors perçu comme un pervers avéré.

Cette cause sexuelle, Freud l'avait triplement reçue... de Charcot lui-même, mais en privé, pas sur la scène publique où il « montrait » ses hystériques comme bêtes de foire. Charcot lui susurra un jour à l'oreille : « Dans ce cas, c'est toujours la chose génitale, toujours... ». Bien sûr, l'on sait depuis et grâce la psychanalyse, que la chose génitale et la chose sexuelle, ce n'est pas toujours, ...la même chose.

Il l'avait reçue aussi de son ami Joseph Breuer, lequel se défila d'en soutenir la pensée, la thèse, dans leurs « Etudes sur l'Hystérie ». Et seul Freud, à la fin de l'ouvrage, y va franchement, mais en son nom propre. Breuer lui aura quand même parlé pour ses cas de « secrets d'alcôves ». C'est d'ailleurs à cette occasion qu'ils s'éloigneront l'un de l'autre. Définitivement.

Mais aussi, cette hypothèse de la cause traumatique sexuelle, il l'avait reçue encore du gynécologue viennois Rudolf Chrobak (1843-1906), qui lui dit, au sujet d'une patiente encore vierge après dix-huit ans de mariage, que sa prescription était, en latin : « *Penis normalis, dosim repetatur* ».

Pour ce qu'il en est de la technique thérapeutique, Freud utilise, à ce moment-là la suggestion telle que Bernheim l'employait. Mais voilà, il n'aime pas cela. Cela ne lui correspond pas, cela l'embarrasse. Il est même maladroit, n'arrive pas à endormir ses patientes. Il est un médiocre hypnotiseur. Y croit-il vraiment ? Il renonce alors à l'hypnose et utilise le procédé qui consiste à appuyer sur le front du patient et de lui dire, « « quand je vais appuyer, là, vous aller vous souvenir », vous remémorer : suggestion donc, encore... !

Freud sera amené - nous y reviendrons longuement - à abandonner, pour inventer ce qui s'appelle la ***psychanalyse***, l'hypnose, la catharsis et toute forme de suggestion,... au profit de quoi... ? Eh bien, au profit d'une nouvelle notion sans laquelle il n'y aurait pas de psychanalyse et que seule cette discipline prend en charge *in extenso* et ne se contente pas de l'utiliser, ou plutôt de l'« exploiter », comme un certain nombre de psychothérapies, et qui se nomme le ***transfert***. La psychanalyse est cette discipline qui se distingue de toutes les autres psychothérapies en ce qu'elle met en jeu le transfert, sa re-connaissance, et son analyse, comme instrument radical de la guérison dans le processus de la cure.

On doit considérer les *Studien über Hysterie* de 1895 (avec sa « Communication préliminaire » de 1893, qui en constitue le premier chapitre), comme le point initial de ce qui va constituer, un tout petit peu plus tard, la ***psychanalyse***, encore à naître. On se souvient que dans les années 1880-1882, Josef Breuer traite une patiente, celle qui sera la célèbre « Anna O » des « Etudes... » (Bertha Pappenheim), pour des symptômes hystériques. Breuer

s'aperçoit, lors de longs entretiens avec Bertha, que lorsque celle-ci se place ou est placée en état d'hypnose, certains de ses symptômes disparaissent quand le souvenir de leur première apparition resurgit. Il parle de ce traitement à Freud, qui se met lui-même à en expérimenter la méthode, la tester. Il évoquera ceci à Charcot, qui, vous vous en souvenez, y reste parfaitement insensible ! Tous deux vont nommer ce procédé thérapeutique la *méthode cathartique* (vous connaissez tous ce mot grec, *catharsis*, qu'utilise Aristote pour décrire ce processus de purgation des passions d'un spectateur au théâtre qui assiste à une tragédie). Ici, il s'agit d'un procédé thérapeutique par lequel le patient parvient à éliminer ses affects pathogènes en les « abréagissant » (abréaction, 1893) en revivant les événements traumatiques auxquels ils sont chevillés.

Il n'en reste pas moins que dès 1895, dans les « Etudes sur l'hystérie », l'essentiel de ce premier temps est posé avec l'émergence de concepts majeurs tels que le *refoulement*, l'*abréaction*, la *défense*, la *résistance* et... ce concept si original sans lequel la psychanalyse ne serait pas ce qu'elle est concernant l'hystérie, le concept de *conversion*. La formidable (« formidable » est un terme qui, au XVIII^e siècle veut encore dire « qui fait peur »), la formidable originalité de ce concept, entre *psyché* et *soma*, permet de comprendre comment la libido, l'énergie libidinale, c'est-à-dire « sexuelle » (pas « génitale »), se transforme, se convertit en innervation corporelle, en effets somatiques, *sur* mais aussi *dans* le corps, le corps féminin qui s'y prête ici tout spécialement, c'est-à-dire en une somatisation qui, pour Freud, va être porteuse d'une signification symbolique qu'il va se mettre à décrypter, une signification, donc, en attente de « lecture », autrement dit en attente d'interprétation.

Le concept d'inconscient n'y est pas encore écrit comme tel, mais il y est déjà, en quelque sorte présent, comme vous allez l'entendre si je cite la « Communication préliminaire » de 1893, reprise en 1895 dans l'ouvrage des « Etudes... », qui ouvre les « Etudes sur l'Hystérie » de Breuer et Freud, lorsqu'ils évoquent la « dissociation de conscience » :

« En étudiant au plus près ces phénomènes [hystériques], nous nous sommes toujours davantage convaincus du fait que la dissociation du conscient, appelée « double conscience » dans les observations classiques, existe rudimentairement dans toutes les hystéries. La tendance à cette dissociation, et par là l'apparition des états de conscience anormaux que nous rassemblons sous le nom d'états « hypnoïdes », serait, dans cette névrose, un phénomène fondamental. ». Freud rejettera plus tard (au moment du cas Dora, de 1901, publié en 1905) cette idée d'état hypnoïde, l'attribuant à Breuer. Il n'en reste pas moins que s'y entend déjà-là ce qu'il nommera l'« inconscient », dans *Die Traumdeutung*, « La Science des rêves », symboliquement datée de 1900.

Alors, à quoi avons-nous affaire ?

A une avancée fondamentale faite par un nouveau conquérant, homme rompu à la pointe de la science de son époque, qui se fait *conquistador* - comme il se présente à l'ami Fliess dans sa correspondance -, conquistador d'un savoir nouveau. Qu'il va nommer l'*inconscient*. Mais rien n'aurait été intelligible de cette découverte sans la rencontre de Freud avec l'hystérique.

Il s'agit, à la fois, de trois choses simultanées, en articulation :

- d'un radical et nouvel accueil de l'hystérique (de la question de l'hystérie), qui va voir Freud se heurter à...
- la redoutable question du *transfert*, ce qui l'amène à inventer...
- la *psychanalyse*, mot qui nomme ainsi, en 1896, une discipline nouvelle qui se sépare de la médecine en faisant changer le savoir de lieu - comme dans les sciences, en médecine, c'est le maître médecin qui sait, le malade est ignorant, *pro-fane* ; en

psychanalyse, c'est le patient qui a le savoir et le psychanalyste en est enseigné, séance après séance, et l'analyste devient en quelque sorte le *secrétaire* de l'analysant -.

Où est la révolution freudienne dans tout cela ? Elle est simplement, mais rigoureusement là, en ceci : Freud décide de *se laisser saisir par la parole* de ses patientes. Au lieu de chercher, comme d'habitude en médecine, les signes afin de produire le diagnostic, il fait le choix de se soumettre à la position subjective de la patiente. Il nous faut remarquer jusque-là qu'il le fait à l'instar de son maître en clinique Charcot. Mais il va en faire autre chose que Charcot, car Freud veut aussi soigner.

Ainsi, la psychanalyse naît de la rencontre d'un homme de science, un Freud qui cesse de faire le maître sachant, et de l'hystérie porteuse d'un savoir inouï (jamais encore ouï, écouté et entendu).

Au sein de la parole de ses patientes, Freud met au jour un certain récit de traumatisme sexuel. Elles lui racontent un vécu d'effroi : toutes elles ont subi dans leur histoire une séduction primitive, ou qu'elles ont assisté au spectacle du coït d'adultes, le plus souvent les parents (ce que Freud va appeler la « scène originaires »). Freud, par un long cheminement que l'on peut suivre dans sa correspondance avec l'ami Fliess (« La Naissance de la psychanalyse », PUF), dégage une thèse jusque-là inouïe : la pathologie névrotique dont souffre l'hystérique trouve sa source et sa cause dans un événement sexuel « préhistorique », dans son histoire et ses réminiscences. C'est ce que Freud va appeler l'« étiologie sexuelle des névroses ». C'est donc l'écoute des symptômes qui impose à Freud la rencontre avec le *sexuel* (pas le « génital »), un sexuel qui n'est pas la sexualité biologique.

Freud rencontre que le sujet humain est dans un rapport de division face à la fonction sexuelle. Et le rapport à l'autre, dans la dimension sexuelle, passe par cette fonction symbolique du sexuel. Il s'agit alors plus de psychosexualité que de sexualité, au sens génital du terme. C'est cette dimension symbolique de la parole du sujet désirant qui prime chez l'humain, pas la fonction biologique, partagée avec le reste du monde animal. L'homme est un animal dé-naturé par le langage, Lacan dira qu'il est un « parlêtre », seul « être » qu'il accorda à l'humain. La psychanalyse n'est ainsi ni une philosophie, ni une religion.

Dans les « Etudes sur l'hystérie de 1895, Breuer et Freud décrivent les mécanismes psychiques des phénomènes hystériques et attribuent la cause des symptômes au souvenir oublié d'un incident déclenchant qui n'a pu être « abrégé ». Cette notion d'abréaction renvoie à l'idée que les affects liés au souvenir de l'événement traumatisant doivent nécessairement pouvoir être évacués. Ce n'est que parce que ces affects - qui ont cependant accompagnés l'événement traumatisant - se trouvent comme coincés, bloqués, figés sur place, qu'ils se détournent vers et dans le corps, donnant lieu à des symptômes d'allure physique ou de perturbations physiologiques, des symptômes qui, en quelque sorte, *s'incarnent*. Freud remarque et constate que le symptôme s'évanouit, disparaît lorsque l'éveil de l'incident déclenchant et son affect sont verbalisés. C'est cette nouvelle conception du symptôme de l'hystérique, - *nœud de signifiants* pour parler un discours plus moderne, celui de Lacan -, qui fera dire à Freud que « c'est de réminiscences que souffre l'hystérique ».

Freud va tenir, contre un Breuer qui s'accroche à sa propre théorie des états hypnoïdes dans lesquels l'hystérique se plonge d'elle-même, il va tenir à son hypothèse d'un traumatisme dont l'origine est un vécu d'effroi face à un événement à caractère sexuel qu'un sujet (une femme le plus souvent) a subi passivement, dans la plupart des cas, et surtout, sans y être

préparé. C'est l'extrême fréquence des scènes sexuelles racontées par ses patientes qui amène Freud à conclure à la réalité d'une séduction dans l'enfance par un adulte.

Mais, patatras ! Et voici **le deuxième temps** que je vous annonçait plus haut.

C'est cette conception de l'origine traumatique des névroses, et de l'hystérie en particulier, que Freud va radicalement mettre en doute dans la lettre, que je vous ai adressée et qui a servi d'argument pour notre séance de séminaire. Vous avez pu la lire, j'espère, avant de pénétrer dans cette salle. Elle est du 21 septembre 1897. Il y abandonne la théorie qu'il appelle sa *neurotica*. Il n'en sera, cependant, jamais complètement satisfait, et son élève, Sandor Ferenczi, lui rappellera sans cesse que, ...**quand même**, il existe beaucoup d'abus sexuels réels, avérés... !!

Pourquoi ? Eh bien, toujours ces pères qui se présentent à travers le discours de leurs filles comme des pervers, cela commence à le lasser. Tous ces pères des pervers ?! Non, c'est trop. Cent pour cent de pervers, ...cela fait beaucoup trop ! Statistiquement, logiquement, scientifiquement trop. Alors quoi ? Jamais de pervers ? Non plus, car il existe un grand nombre de faits avérés qui viennent aux oreilles des thérapeutes. Alors ?

Il lui devient peu vraisemblable de généraliser la perversion des pères, mais de surcroît il lui paraît **impossible de distinguer** - c'est là le point le plus important de la bascule de Freud -, de **distinguer**, au niveau de l'inconscient, ce qu'il en est de la réalité et ce qu'il en serait de la fiction. **Pas d'indice de réalité dans l'inconscient... !!**

Voilà ce qui amène Freud à cette idée du *fantasme*. Les patientes construisent un fantasme. Ce fantasme a pour personnages les parents qui sont, de fait, très fréquemment présents dans les fantasmes en tant que premiers objets d'investissement. Il est remarquable de noter que Freud, avant cette lettre, emploie le mot fantasme dans le sens courant de « fantaisie », ou d' « imagination », afin d'évoquer les rêveries des hystériques. Mais à partir de cette lettre, le mot va dorénavant prendre un sens plus précis. Le fantasme, il le conçoit tout d'abord comme « une combinaison de choses vécues et de choses entendues ». Et selon lui, le fantasme barre l'accès aux souvenirs qui pourraient produire le symptôme. Mais il l'envisage aussi comme une source possible de ce même symptôme.

On voit ainsi que Freud, en abandonnant sa *neurotica*, avance donc de plus en plus dans l'idée selon laquelle le *symptôme hystérique* serait, ...oui, serait tout simplement, le **produit de fantasmes**.

C'est donc à ce moment-là que la notion de fantasme va commencer à prendre toute sa consistance dans la théorie psychanalytique de Freud. Le fantasme s'avère être un **scénario imaginaire** dans lequel **le sujet est présent**, et qui **figure l'accomplissement d'un désir**, que celui-ci soit **conscient ou inconscient**.

Sigmund Freud est le nom d'une rupture, et la découverte freudienne aura été celle d'ouvrir une voie nouvelle.

La rupture consiste à énoncer que médecins et théologiens ne savent pas *pour l'hystérique*. Seule, au départ, l'hystérique sait. Elle (ou il) sait. C'est à elle (ou lui) de parler. Au psychanalyste (pas au psychiatre, au psychologue ou au psychothérapeute), au psychanalyste, dit Freud, de recevoir, recueillir cette parole.

La psychanalyse est cette discipline, unique, exclusive, qui ne se fonde sur rien d'autre que sur la règle fondamentale. Qu'est-ce à dire ? La règle fondamentale, c'est très simple, c'est

l'inverse de ce qu'on apprend à l'école : c'est la possibilité donnée au sujet de parler en associant en toute liberté, ce qui ne veut pas dire « librement » (pas tellement de liberté dans tout cela), mais comme cela lui vient à l'esprit. La psychanalyse n'est pas une herméneutique, et il n'y a pas non plus de théorie à « appliquer » au cas de chacun/chacune. Enfin, la libre association vient du sujet et non de l'analyste.

Pourquoi tout cela ? Parce qu'un dénommé Freud, rencontrant les hystériques, n'a pas réagi en maître, en médecin, mais a été dans l'obligation d'inventer un dispositif d'accueil et de traitement de leur parole, et dans la nécessité de se déplacer, de changer de place, pour occuper dans ce dispositif analytique de la cure, une autre place qui réponde adéquatement à cette vérité qui se disait à partir d'une *Autre scène, eine Andere Platz*, car c'est ainsi que Freud désigne l'inconscient.

Freud a ce culot monstre d'accueillir cette vérité qui sort par la bouche de la femme hystérique. Pas de contrer, de combattre, de juger, d'anéantir cette vérité comme le firent des générations de prêtres ou de médecins, ... non d'accueillir, de lui faire de la place, de lui faire une place, sa place. Cette place avait affaire avec l'enjeu trans-historique du féminin. Et cette place du féminin, ce n'est pas d'hier qu'elle est en souffrance.

La pensée des médecins et philosophes grecs était déjà qu'une femme doit être soumise à un homme, sur le modèle du corps à l'âme. Aristote disait que « l'âme commande au corps avec l'autorité d'un maître, et l'intellect commande au désir (*oréxis*) avec l'autorité d'un homme d'Etat ou d'un roi ». Et il ajoutait : « La relation du mâle à la femelle est par *nature (physei)* celle de supérieur à inférieur, de gouvernant à gouverné. »¹

Il faut savoir que toutes les sociétés traditionnelles sont traversées par cette idée de la complémentarité dans l'inégalité. Françoise Héritier a écrit à leur sujet :

« Le classement dichotomique valorisé des aptitudes, comportements, qualités selon les sexes, que l'on retrouve dans toute société, renvoie à un langage en catégories plus amples : des correspondances s'établissent [...] entre ces rapports mâle/femelle, droite/gauche, haut/bas, chaud/froid, etc. »²

Et un écrivain tel que Danielle Gourevitch a pu conclure ainsi :

« Les médecins anciens ont bien compris que l'hystérie, maladie du corps féminin, était la maladie de la femme toute entière, et plus précisément de la femme dans ses rapports *avec* l'homme, dans la mesure où les relations sexuelles ou leur absence modifient son équilibre hormonal et la topographie de ses organes. »³

Alors ? Où chercher cette Vérité-femme à travers « la maladie » ? Manque d'un homme qui s'impose à elle et ainsi remettre l'utérus à sa place de matrice à féconder ? Théorie transhistorique de la médecine égypto-hyppocratique, qui aura ses rejetons dans les esprits masculins jusqu'à aujourd'hui. Ou, à l'inverse, n'est-ce pas que cette femme se révolte contre la domination du principe masculin, domination à la fois sexuelle et sociale ? Invention de la psychanalyse en sa naissance freudienne !

Question de Vérité. La Vérité est femme, dit-on... En effet, la Vérité, constatation freudienne, parle hystériquement. Elle parle *avec* le symptôme, l'acte manqué, le mot qui vient à l'esprit:

¹ Aristote, *Politique*, I, 6 et 7.

² Héritier F., *Masculin/Féminin*, Odile Jacob, 1996, p.70.

³ Gourevitch D., *Le Mal d'être femme*, Les Belles Lettres, 1984, p.127.

en zigzag, dans l'imprévu et...dans le malentendu. Constamment. A chaque instant. A chaque rencontre,...avec l'Autre !

Mais, découverte de Freud, *last but not least*, à partir de ce contenu *manifeste* (ce qui est énoncé), que seul un sujet, une femme hystérique en l'occurrence, peut passer au contenu *latent* (ce qui, au-delà, s'énonce). Comment ? Par ses propres associations, c'est-à-dire que seul le sujet va alors pouvoir répondre à la question : « qu'est-ce qu'à dire cela, ça veut donc ? »

Freud apprend à être *un* analyste, à occuper cette *fonction* (car ce n'est que cela, pas d'« être » de l'analyste). Il devient un « écoutant ». Car il a du apprendre de sa propre analyse (pour lui ce fut cette sorte, unique, d'« autoanalyse » qu'il fit en écrivant à son ami Wilhelm Fliess), qu'il ne doit pas s'énerver ou se décourager devant la bizarrerie, voire l'incohérence du discours de son patient. Ceci n'est du qu'au fait que l'association n'est pas aussi « libre » qu'on le croit au prime abord. Elle recèle une *raison*, laquelle reste à découvrir...

Mais la *Vérité* est là, et bien là, elle parle de la bouche de l'analysant...qui dit toujours la vérité, bien que jamais toute. Que répond l'analyste, Freud tout d'abord qui en tint le premier la place : « Je vous crois, quoi que vous disiez ». mais, attention ! Cela ne veut pas dire que « j'y crois », au sens où je pourrais y adhérer comme à un savoir référentiel, la science, par exemple ! Le savoir, ici, comme le dira Lacan, n'est pas un savoir *référentiel*, il s'agit, comme il l'a appelé, d'un savoir *textuel*. C'est le texte, non référentiel, du savoir inconscient d'un sujet. A *accueillir* et *lire* comme tel, car il se suffit à lui-même.

Ainsi, et nous concluons là-dessus, les « formations de l'inconscient » - ce qui s'exprime au moyen de ce textuel -, sont un *retour du refoulé*. Elles doivent être écoutées et analysées en leur littéralité.

Et...voyez-vous, finalement, c'est ça la rupture de Freud, dont je voulais vous entretenir ce soir, elle est très nette à partir de cette année 1897.

Y a-t-il eu ou non abus sexuel de la part d'un adulte dans l'enfance du sujet ? Est-ce réel ou imaginaire ? Est-ce du vrai à recueillir ou du faux, sujet à soupçon telle une suggestion ou une rumeur venant d'ailleurs ? C'est parfaitement une *fausse question*, répond Freud maintenant. Le *fantasme*, c'est ce qui prime sur tout.

Ainsi, Freud aura su, le premier, écouter autrement. Ce qui compte et fait souffrir le sujet, l'hystérique, la femme, ce sont les réminiscences venues *après-coup* (*nachträglich*), comme retour du refoulé. Refoulement, puis...retour du refoulé.

C'est, en fin de compte, cela qui doit être écouté, homologué. C'est cela qui doit être enregistré dans le partage de la parole entre l'analysant et son analyste.